

Chapitre 1

« Il est de notoriété publique
que la ville est un endroit très sain.
Peu de microbes y ont résisté. »
Terry Pratchett,
*Trois sœurcières*¹

Gerhard éteignit son portable. C'était la troisième fois que Frank Derbach essayait de le joindre. Il semblait très nerveux et voulait le voir immédiatement. Gerhard lui promit de passer à son hôtel dès qu'il le pourrait, mais il avait d'abord quelques affaires à régler.

- Non, pas ici.
- Pourquoi ?
- Parce que.
- Tu as bu ?
- Non.

Finalement, ils se donnèrent rendez-vous dans un café proche de l'hôtel de Gerhard.

- Mais tu viendras, sans faute ! insista Derbach.
- Oui, bien sûr, confirma Gerhard, agacé par tant d'obstination.
- Je t'attends, dit Frank Derbach en raccrochant.

1 *Les Annales du Disque-Monde* (T.6)

Le taxi avançait péniblement dans la file de voitures coincées dans l'embouteillage matinal. Gerhard observait les larges artères monotones. La ville de Sofia lui rappelait le Varsovie des années quatre-vingt-dix. On construisait d'abord des hôtels de luxe, puis des banques, des pharmacies... et tout le reste venait après. Tout le reste pouvait attendre.

Il se retrouva bientôt dans les bureaux d'une administration où, assis sur une chaise inconfortable, il dut attendre que l'employée se mette du rouge à lèvres et passe quelques coups de fil avant de daigner enfin le regarder. L'endroit était à la fois une salle d'attente et un espace d'accueil du public.

Malgré l'amabilité apparente de l'employée, Gerhard avait vite compris qu'elle lui fournissait des réponses évasives et sans intérêt. Il décida donc d'exposer sans détour l'objet de ses recherches.

— Un Polonais, un ingénieur de Wrocław, Piotr Boszewski. Disparu en Bulgarie en 1980. Personne ne sait ce qui lui est arrivé. Il est parti en vacances avec sa femme et n'est jamais revenu.

— Vous devriez plutôt chercher du côté des archives polonaises, fit l'employée en haussant les épaules.

— Et moi, je pense qu'il faut chercher ici. J'en suis même certain, insista-t-il.

— Un tas de gens ont disparu, soupira-t-elle. Des Allemands, des Bulgares, des Polonais aussi.

— Je ne m'intéresse qu'à ce seul Polonais.

— Pourquoi croyez-vous qu'il ait disparu chez nous précisément? demanda-t-elle.

Elle essuya ses lunettes et fixa Gerhard de ses yeux fatigués de myope. Ce dernier lui montra une photo.

— Qu'est-ce que c'est? Qui vous a donné ça? murmura-t-elle, incrédule.

Croyait-elle vraiment qu'il allait lui livrer les nom, prénom, adresse de son informateur, et pourquoi pas aussi son numéro de téléphone ?

Burkhard Seidel, le vieil homme qui lui avait confié cette photo et traduit le texte en allemand, possédait depuis longtemps des archives privées ; il collectait des documents, des photos, des enregistrements, qu'il mettait à la disposition des personnes intéressées. En 1985, ses deux fils avaient été tués à la frontière bulgare, lors d'une tentative d'évasion vers l'Ouest, vers la liberté. Jamais on n'avait retrouvé les responsables, et personne n'avait exprimé les moindres regrets au père.

Aujourd'hui, les archives de Seidel n'étaient plus un secret. Quiconque le souhaitait pouvait se renseigner sur cet habitant de Leipzig qui avait recueilli une documentation considérable sur une série de disparitions inexplicables à la frontière bulgare. Documentation bien plus importante que celle dont disposaient tous les ministères et archives d'État réunis.

Gerhard aurait très bien pu expliquer d'où venait cette photo.

Il aurait pu, mais il n'en fit rien.

Seidel lui avait expliqué que le cliché avait été pris dans un endroit bien précis de la frontière entre la Bulgarie et la Grèce. C'est là qu'avait été découvert le cadavre d'un Polonais, celui de Piotr Boszewski selon toute probabilité. Hélas, le nom écrit au verso était illisible. On pouvait distinguer la lettre « B », en partie effacée, mais impossible de deviner la suite : « a » peut-être, ou « o », ou plutôt « c ». Seidel prétendait que c'était le nom de Boszewski. Il y avait aussi un numéro au verso, dont ils découvrirait la signification quelques mois plus tard, grâce à Frank.

— Vous avez d'autres photos de ce genre ?

Les yeux aux paupières lourdement fardées de bleu

scrutèrent Gerhard avec attention, des mèches rebelles entouraient le visage rondlet de l'employée.

— Non, mentit-il.

La femme regarda l'envers de la photo, qu'elle lissa une fois, deux fois, trois fois... Puis elle indiqua l'endroit jauni où figuraient quelques chiffres et un texte en cyrillique, illisible.

— Savez-vous ce que c'est ?

— Je n'en ai aucune idée, dit-il, en mentant de nouveau.

L'employée le fixa longuement du regard. Sans doute s'apprêtait-elle à lui poser d'autres questions, mais lorsqu'elle entendit la porte s'ouvrir, elle se redressa et rajusta ses lunettes sur son nez.

La grande brune qui apparut sur le seuil dévisagea d'abord Gerhard, puis sa collègue. Elle faisait penser à une sculpture romaine. Elle avait des yeux magnifiques. *Domage que ce ne soit pas elle, mon interlocutrice*, songea Gerhard en lui souriant. Elle lui rendit son sourire et s'approcha du bureau.

— Ekaterina Konechova, se présenta-t-elle en lui tendant la main. Vous venez d'Allemagne ?

Puis elle se tourna vers sa collègue :

— Alors, tu t'en sors ?

— Oui, sans problème. Tout va bien. On discute.

Gerhard remarqua qu'elle s'était empressée de couvrir la photo de ses mains.

— Je me suis dit que tu aurais peut-être besoin d'aide, déclara Ekaterina Konechova en faisant un petit signe à un homme en uniforme, posté devant la porte.

La brune adressa un petit sourire à Gerhard en guise d'au revoir et quitta la pièce, suivie de sa collègue. L'homme en uniforme s'approcha de Gerhard, marmonna son nom, son grade et lui tendit la main.

— Voyons voir, qu'est-ce que nous avons là ? dit-il en anglais.

Il examina la photo, puis saisit les documents posés devant Gerhard et se mit à les feuilleter. Il écouta avec intérêt l'histoire que Gerhard racontait pour la deuxième fois ce jour-là : la disparition, l'ingénieur polonais, les vacances... Soudain, l'officier fronça les sourcils.

— Vous ne trouverez rien ici, dit-il, cette fois dans un allemand impeccable. De toute façon, il nous faut une autorisation certifiée conforme de la famille de la victime, traduite en bulgare par un traducteur assermenté, puis certifiée une nouvelle fois par l'administration compétente. C'est la procédure, ajouta-t-il.

— J'ai une autorisation.

— Oui, mais elle n'est pas certifiée conforme par les autorités bulgares. Qui plus est...

— Où puis-je la faire certifier ? l'interrompit Gerhard.

— Cher monsieur, je serai franc avec vous, dit le militaire en s'asseyant sur le bureau. Même si vous m'apportiez une pile de certificats, vous ne pourriez consulter que deux malheureux cartons d'archives. C'est tout ce dont nous disposons. Mais je vous préviens, vous n'y trouverez pas les documents que vous cherchez.

— Je les trouverai où, alors ?

— Là où ni vous ni moi n'avons accès. Dans les archives du ministère de la Défense, dans les documents classés top secret de l'armée.

Gerhard fit semblant d'être surpris.

— Mais, au fait, qu'est-ce qui vous fait croire qu'il s'agit précisément de Boszewski ? demanda l'officier en le scrutant d'un regard interrogateur.

— Et vous, qu'est-ce qui vous fait croire qu'il existe des documents secrets concernant précisément Boszewski ? dit Gerhard en lui retournant la question.

— La plupart des informations sur les personnes tuées au cours d'une évasion se trouvent là-bas. Ici, nous n'avons plus grand-chose. Dans nos archives, il ne figure rien au sujet de cet homme, répéta-t-il en esquissant un sourire qui dévoila des dents d'une blancheur incroyable.

— Très intéressant ! remarqua Gerhard. Vous confirmez donc que la personne sur la photo a bien été tuée lors d'une tentative d'évasion ?

— Simple supposition, je n'en sais rien. C'est vous-même qui l'avez dit.

— Non, je n'ai rien dit de tel...

— Vous permettez donc que je garde cette photo pour confirmer ou pas cette supposition ? Nous vous contacterons par courrier. Je suis désolé. Vous vous êtes déplacé pour rien.

Il se leva et tendit la main à Gerhard, coupant court à la conversation.

— Je préfère la garder.

— Faites-moi confiance, dit l'officier en baissant la voix.

Surpris par cette étrange déclaration, Gerhard s'apprêtait à ajouter quelque chose, mais l'officier lui tourna le dos et se dirigea vers la sortie. Il s'arrêta devant la porte, revint vers Gerhard et, le visage impassible, lui demanda, mine de rien :

— D'où la tenez-vous, cette photo ?

— Je l'ai trouvée, répondit Gerhard.

Allongé sur son lit d'hôtel, Gerhard sentait revenir les symptômes de sa maladie coronarienne. Il ne fallait pas les négliger, il devrait s'occuper plus sérieusement de sa santé. Il ne se souvenait plus s'il avait pris ses comprimés. Mais oui, bien sûr, il les avait pris, comme toujours. Son rythme cardiaque accéléré et sa tension élevée l'avaient

cependant troublé. Il essaya de respirer plus calmement et de penser à des choses agréables. Au bout d'un quart d'heure, il se leva pour chercher un médicament qu'il ne prenait que très rarement, dans des situations exceptionnelles. La dernière fois, c'était une semaine auparavant. Le jour où Krystyna avait quitté la maison sans un mot.

Le cachet eut un effet immédiat. Gerhard s'endormit sans même s'en rendre compte. Il se réveilla une heure plus tard, en nage, tiraillé par l'inquiétude.

Photographe et politologue de formation, photoreporter de métier, Gerhard se laissait facilement guider par ses intuitions, il ne négligeait jamais tous les petits signaux, positifs ou négatifs, qu'il pouvait ressentir, indépendamment de l'intérêt d'une commande. Si son intuition lui disait non, il était capable de se retirer d'un projet au dernier moment, et rien ni personne ne pouvait le faire changer d'avis. De fait, il évitait souvent les sujets délicats et trop compliqués, se spécialisant, avec le temps, dans les histoires simples du quotidien.

Pour cette raison sans doute, les présidents et les ambassadeurs, préférant un art éloigné de la politique et des pages sombres de l'histoire, inauguraient volontiers ses expositions. Pour cette même raison, Dagmara et Krystyna les trouvaient terriblement ennuyeuses. Dagmara le clamait haut et fort, tandis que sa mère, toujours discrète, ne disait jamais rien. Dagmara reprochait même à Gerhard d'exploiter une forme intéressante dans ses photos, mais sans avoir grand-chose à raconter, au fond.

Dagmara était trop jeune, trop... Une idéaliste, comme sa mère. Gerhard poussa un soupir. Il devait détacher ses pensées de Krystyna.

Elle était partie.

Elle ne le comprenait pas.

Lui-même ne se comprenait pas.

Pourquoi était-il venu ici? Depuis un mois, ni lui ni Seidel n'avaient plus l'ombre d'un doute : Boszewski était bel et bien mort à la frontière bulgare. Après leur dernière réunion, à laquelle participait aussi Frank, Gerhard avait décidé de tout vérifier personnellement. Même si tout semblait concorder en apparence. Le certificat de décès, les résultats de l'autopsie, les photos. Un dossier de plusieurs pages en bulgare. Imprimé à Sofia. Enregistré sous le même numéro que celui imprimé au dos de la photo fournie par Frank; celle que Gerhard avait montrée le matin même à la fonctionnaire bulgare et que l'officier avait finalement gardée. Elle représentait Boszewski, Gerhard n'avait nul besoin de preuve. Sans le vouloir, l'officier lui en avait fourni la confirmation. Quelle drôle de façon d'agir! Seidel avait entièrement raison quand il le mettait en garde contre ce pays.

Finalement, Gerhard était venu à Sofia pour deux raisons : vérifier si Frank Derbach disait bien la vérité, et repousser autant que possible la conversation difficile qu'il devait avoir avec Dagmara. Désormais, il n'avait plus le choix. Il fallait qu'il lui écrive. Il le devait à Krystyna. Il ne pouvait pas se décharger sur elle, la laisser s'expliquer avec sa fille. Il sortit son téléphone de sa poche. Chaussa ses lunettes. Frank Derbach l'avait encore appelé. Quelle obstination! Cela devait être vraiment important.

Il prit un petit cahier et se mit à écrire. Il barra, puis recommença. Une profonde inspiration, et il marqua en lettres capitales : À L'ATTENTION DE DAGMARA. Il barra tout, déchira la feuille, avant de reprendre aussitôt :

Ma chère Dagmara,

Durant toutes ces années, je n'ai pas eu le courage de t'avouer que je connaissais ton père avant même de faire la connaissance

de ta maman. Disons que l'occasion ne s'est jamais présentée. J'ai essayé de t'en parler plus d'une fois, mais il y avait toujours quelque chose qui m'en empêchait. La peur, sans doute. Ce n'était jamais le bon moment. Et plus le temps passait, plus ça devenait difficile.

Je suis profondément désolé que tu l'apprennes si tard et de cette façon, dans une lettre, mais je suis dans l'impossibilité de t'appeler en ce moment. Crois-moi, j'aurais préféré t'en parler de vive voix. J'ignore ce qui va se passer maintenant, j'ignore quand je pourrai te revoir.

Tu te souviens, récemment, j'ai tourné un film sur un théâtre pour enfants. Son créateur, Burkhard Seidel, est un vieil homme qui a consacré la moitié de sa vie aux marionnettes; une fois à la retraite, il a entrepris de rassembler des archives, un fonds très spécial. Ce sont ces archives qui ont attiré mon attention. Nous nous sommes liés d'amitié. J'ai mis six mois à tourner mon film, car nous avons passé beaucoup de temps à discuter d'un tas de choses. Il m'a parlé de ses fils, tués à la frontière bulgare lors d'une tentative d'évasion. Il n'a jamais appris les circonstances précises de la mort de ses enfants. Sa femme et lui se sont pourtant rendus à plusieurs reprises en Bulgarie, ils ont remué ciel et terre, à l'époque, ils ont pris beaucoup de risques, défié le régime. Année après année, Seidel a réussi à collecter un nombre impressionnant de documents sur les événements qui se sont produits à la frontière entre la Bulgarie et la Grèce ou la Turquie. Il me les a montrés. C'est dans ces documents que j'ai retrouvé la trace de ton père. À la suite de ce que j'appellerais mon « enquête privée », je suis parvenu à obtenir des informations bouleversantes.

Je peux t'affirmer maintenant que j'ai réussi à élucider le mystère de la mort de ton père. Je sais combien ces informations sont choquantes, que tu n'y es pas préparée, mais tu dois connaître la vérité.

Dagmara, c'est si pénible à écrire : ton père, le mari de ta

maman et mon ami, a été sournoisement attiré à la frontière bulgare où on l'a assassiné.

C'était sans aucun doute la lettre la plus terrible qu'il ait jamais écrite.

Il sentit monter des larmes d'impuissance et de honte. La honte d'avoir caché la vérité si longtemps.

Certes, il ne pouvait pas appeler Dagmara, mais même s'il l'avait pu, il ne l'aurait pas fait, c'était au-dessus de ses forces. La conversation avec Krystyna l'avait déjà suffisamment éprouvé. Il avait pris son courage à deux mains pour lui avouer qu'il connaissait son premier mari avant de la rencontrer, elle, et que...

Il lui avait tout dit. Presque tout.

Qu'espérait-il d'elle après tant d'années ?

De la compréhension ?

Puis, en regardant le dos voûté de Krystyna qui se dirigeait lentement vers la porte, il comprit qu'il avait commis deux graves erreurs dans sa vie. La première, de ne pas avoir dit la vérité à sa femme à l'époque; la seconde, de tout lui avouer maintenant. Quel idiot! Un idiot, c'est toujours mieux qu'un lâche.

Il réfléchit un instant sur le choix des mots à employer pour rassurer Dagmara, mais rien ne lui venait à l'esprit. Il regarda sa montre. Deux heures passées! Il ne fallait pas qu'il soit en retard à son rendez-vous avec Frank.

Frank Derbach vivait et travaillait à Berlin. Il venait de prendre un long congé sans solde et, depuis une semaine, séjournait à Sofia. Il envisageait même de quitter son travail, il avait réglé ce qu'il avait à régler et n'avait plus rien à y faire. C'était Frank tout craché! Les vingt années passées à l'Office fédéral pour les archives de la Stasi avaient été pour lui une affaire à régler. Il était toujours

très occupé. Gerhard le connaissait depuis longtemps et souvent il avait l'impression que Frank menait plusieurs vies à la fois et avait plusieurs identités. Quoi qu'il en soit, il devait se passer à ce moment-là quelque chose d'étrange et de très grave dans l'existence de Frank, puisqu'il avait même cessé de boire. Frank « menait sa propre enquête », comme il se plaisait à dire, et il était tombé sur des documents qui, selon lui, pourraient aussi intéresser Gerhard. Gerhard avait déjà tout ce qu'il lui fallait. Il n'avait plus besoin de rien. S'il avait l'intention de rencontrer Frank à Sofia, c'était pour faire plaisir à Seidel, le vieil homme de Leipzig, qu'il admirait et respectait.

Pour Seidel, le voyage de Gerhard en Bulgarie n'avait aucun sens, aussi avait-il tenté de l'en dissuader.

— Je ne comprends pas pourquoi vous vous obstinez à aller là-bas, s'étonnait-il. Mais puisque vous semblez y tenir, essayez de voir notre Frank. Il a découvert une information importante, paraît-il. Il m'a dit qu'il aimerait vous montrer quelque chose, mais j'ignore ce qu'il a bien pu inventer encore.

Gerhard regarda Seidel avec curiosité.

— Oui, je sais ce que vous pensez de lui, continua Seidel. (Cela faisait bien longtemps pourtant que Gerhard n'avait émis aucun jugement à propos de Frank.) Il est complètement fou, et donc il manque de patience. Mais vous savez comment c'est, avec les fous. Il reste toujours un pour cent de probabilité qu'ils ne le soient pas réellement.

Le bon vieux Seidel était un homme patient, il accordait une confiance absolue aux gens, même aux guignols et aux fanatiques, et Frank était pour lui une sorte de fanatique inoffensif. Il restait indulgent avec lui, même si les théories du complot qu'il prônait lui faisaient parfois perdre son sang-froid. Selon Seidel, il n'y avait pas d'hommes méchants. Gerhard l'admi-

rait sincèrement pour l'incroyable foi qu'il accordait au genre humain et pour sa capacité à tout comprendre. À l'entrée de ses archives était accrochée une citation, que Seidel avait lui-même gravée dans du bois :

L'humanisme, ce n'est pas dire : « Ce que j'ai fait, aucun animal ne l'aurait fait », c'est dire : « Nous avons refusé ce que voulait en nous la bête, et nous voulons retrouver l'homme partout où nous avons trouvé ce qui l'écrase. »

André Malraux

— La haine nuit à la santé, Gerhard, avait-il l'habitude de dire. Cela ne signifie nullement que la mort de nos proches ne nous fait pas mal. Bien sûr, ça fait très mal ! C'est une terrible douleur, mais du moins peut-on l'aborder de façon un peu plus civilisée, ajoutait-il, pensif.

Puis il esquissait un sourire, tandis que Gerhard ne parvenait même pas à feindre une grimace.

Gerhard referma la porte derrière lui.

Elle n'était pas épaisse, il entendit le téléphone sonner dans la chambre. *Sans doute la réception, pensa-t-il, ils veulent encore faire le ménage.* Il était en retard, mais décida de faire un détour. Il traversa un petit marché aux épices et aux fruits exotiques étranges. Il se dit qu'il y reviendrait plus tard, avec son appareil photo. Puis il coupa la rue et se dirigea sans se presser vers un café situé à l'angle. Malgré les gaz d'échappement, il sentit pour la première fois cette année le parfum du printemps. L'air était doux.

Il se trouvait à deux cents mètres à peine du café lorsqu'il remarqua de l'agitation à l'entrée. Il se dit d'abord que c'était impossible, qu'il ne voyait pas bien, mais non, il ne se trompait pas. Deux hommes tenaient fermement Frank sous les bras et l'escortaient vers une voiture qui venait de

se garer sur le trottoir. Frank se débattait, criait, ses pieds touchaient à peine le sol. Pour finir, il disparut à l'intérieur du véhicule qui démarra à toute vitesse. La scène n'avait pas duré plus d'une dizaine de secondes.

Le soleil brillait, la rue grouillait de monde, les gens se promenaient, sortaient des boutiques, pressés de retourner à leurs affaires. Personne n'avait rien vu, rien entendu. Gerhard était le seul à regarder longuement l'endroit où, un instant auparavant, stationnait une BMW noire. Il n'avait pas la moindre idée de ce qu'il fallait faire. Sur le chemin de l'hôtel, il envisagea plusieurs possibilités. Appeler la police ? Contacter l'ambassade ?

Il était à peine entré dans l'hôtel qu'une surprise l'attendait à l'accueil : quelqu'un avait laissé un courrier à son attention. Un tourbillon de pensées dans la tête, choqué par ce qui venait de se passer, Gerhard mit un certain temps à reprendre ses esprits.

— De quoi s'agit-il ? demanda-t-il en levant les yeux sur le réceptionniste bulgare, un homme de grande taille.

— Un courrier pour vous, répéta le Bulgare, avec un sourire de professionnel.

— De la part de qui ?

— Ça, je ne peux vous le dire. Quelqu'un l'a déposé en précisant que c'était pour vous.

— Qui ?

— Un jeune garçon, répondit le réceptionniste en esquissant un geste vague.

Gerhard tourna le regard vers le hall de l'hôtel. Hormis un vieux couple, il ne remarqua personne. Il s'appuya sur le comptoir et fixa le réceptionniste droit dans les yeux.

— Je n'attends aucun courrier.

Le jeune Bulgare soutint son regard. C'était un homme très grand, à la carrure impressionnante et aux yeux

très doux. Il travaillait à l'hôtel depuis deux ans et comptait bien gravir rapidement les échelons. Trois fois de suite, Radostin Petrov (c'est ainsi qu'il s'appelait) avait reçu la distinction d'« Employé du mois », sans aucune compensation financière cependant. Cela ne le dérangeait pas, il adorait son travail. Sa famille, des paysans pauvres, avait financé ses études dans une école hôtelière. Il venait de faire un stage dans une chaîne d'hôtel de renom à Dubaï. La chance lui souriait, que demander de plus ?

Il adressa un sourire rassurant au client :

— Je comprends. Voulez-vous que nous nous en chargeons, monsieur ?

Gerhard le regarda d'un air absent.

— Non, merci. Quand l'a-t-on déposé ?

— Il y a une heure. Nous avons essayé de vous joindre à plusieurs reprises.

— Pourriez-vous, s'il vous plaît, modifier mon billet d'avion, je voudrais un vol pour aujourd'hui même.

— Bien entendu, monsieur. Nous nous en occupons tout de suite.

— Trouvez-moi le prochain vol, ajouta Gerhard, inquiet par le tremblement soudain de sa voix.

— Nous ferons de notre mieux.

Une fois dans sa chambre, Gerhard reçut un appel du réceptionniste qui lui annonça qu'il n'y avait plus aucune place disponible ce jour-là. « Désolé, mais le prochain vol est prévu pour demain matin. Cela vous conviendrait-il ? Faut-il changer votre réservation ? » Gerhard lui répondit que c'était inutile, puisque c'était justement l'avion qu'il devait prendre. Il remercia et raccrocha.

Il parcourait la chambre de long en large, nerveux, tel un tigre en cage, et fixait la grande enveloppe grise.

Il s'asseyait.

Puis se relevait.

Pour finalement se remettre à tourner en rond.

Une heure plus tard, il ouvrit enfin l'enveloppe. Il reconnut tout de suite l'écriture de Frank et froissa la feuille. Pendant un instant, il se demanda s'il devait téléphoner à Seidel, ou plutôt à un de ses amis, un policier haut gradé de Berlin. Mais à quoi bon ? Son ami ne pouvait pas l'aider ici, à Sofia, et ce n'était pas la peine d'inquiéter Seidel pour rien.

Il s'allongea sur le lit et attendit. Les heures passèrent. Il ne remarqua rien de suspect. Il retira la feuille froissée de sa poche, la lissa et relut le message :

Personne ne sait que je te transmets ceci. On me surveille, je suis suivi. Ne viens pas à notre rendez-vous. Le reste, tu le liras plus tard, fais d'abord les tirages de cette pellicule et dispose-les selon les instructions.

En effet, l'enveloppe contenait une pellicule, quelques indications inscrites sur une feuille, une petite enveloppe blanche et aussi un vieux calepin jauni. Son sixième sens lui disait qu'il venait de se faire rattraper par ce qu'il avait fui des années durant. Une peur immense était tapie dans chaque coin de la chambre et le défiait. Il était grand temps de l'affronter.

Un taxi le conduisit jusqu'au centre commercial. Dans une enseigne à dominante rouge, dont tous les points de vente étaient identiques, il acheta un téléphone portable et du papier photo. Puis il se rendit dans une droguerie où il se procura du détergent, des ciseaux, de la ficelle et des gants en plastique. À la pharmacie, il montra à une pharmacienne intriguée un bout de papier où il était écrit :
 $\text{Na}_2\text{S}_2\text{O}_3$.

Elle écarquilla les yeux.

— Vous en voulez combien? lui demanda-t-elle en anglais.

— Trois kilos, plaisanta-t-il.

Pour finir, il acheta encore deux plats cuisinés dans des bols en plastique. Il en mangea un et jeta le contenu de l'autre à la poubelle. À l'hôtel, il lava soigneusement les deux récipients et se mit au travail. Il versa le thiosulfate de sodium dans le premier et de l'eau dans le second.

Puis il ferma la porte de la salle de bains et éteignit la lumière. Il lui fallut plusieurs heures pour développer, fixer et laisser sécher les photos qu'il avait accrochées sur une ficelle. En tout, cinquante clichés. Flous, imprécis. Il les examina minutieusement, de plus en plus découragé.

Qu'est-ce que ça pouvait bien être?

Il passa à la dernière phase : en respectant l'ordre des numéros indiqué par Frank, il disposa les photos en cinq colonnes verticales, les unes accolées aux autres. En une heure, il avait déjà mal à la nuque et aux yeux.

Les photos étaient toujours en train de sécher.

Il avait beau les regarder, rien ne lui venait à l'esprit.

Des silhouettes aux contours flous. C'est tout.

Il se dit que c'était à cause de la pénombre qui régnait dans la chambre. Il se leva pour allumer une petite lampe. Un rayon de lumière éclaira les photos. Tout d'abord, il ne remarqua rien de particulier, mais lorsqu'il s'éloigna et les regarda sous des angles différents, l'image qu'il perçut lui glaça le sang. Il ouvrit l'enveloppe, lut quelques phrases et tomba à genoux, abasourdi.

Il ouvrit la fenêtre.

La cohue, le tumulte de la grande ville lui brouillèrent l'esprit. Il se sentait tel le rescapé d'un naufrage en pleine mer, qui flotte sur un tronc d'arbre, incapable d'expliquer comment il s'est retrouvé là.

D'un geste énergique, il ouvrit le petit bar rempli d'alcools. Il but au hasard, au goulot, comme un ivrogne endurci qu'il n'avait jamais été. Cela ne lui apporta aucun réconfort. Il traversa vivement la chambre. Il eut tout juste le temps d'arriver jusqu'à la salle de bains. Cela sentait encore fort le sodium.

Il vomit.

Il attendit un moment avant de se mettre la tête sous un jet d'eau froide. Il avait toujours devant les yeux l'image qu'il venait de restituer. Un homme de grande taille, en civil, un pistolet à la main, entouré de soldats. À ses pieds, un corps massacré. Gerhard n'avait pas l'ombre d'un doute, il s'agissait bien d'un cadavre. La qualité de la photo laissait peut-être à désirer, mais le visage de l'homme au pistolet s'en distinguait avec netteté, comme spécialement exposé.

L'enveloppe contenait une information laconique :

Tu reconnais sans doute l'individu sur la photo. Christian Schlangenberg. Il a plusieurs morts sur la conscience. Il est le responsable direct de la disparition de Boszewski et d'autres dissidents d'Europe de l'Est. Maintenant, ouvre le dossier...

Gerhard avait très souvent eu l'occasion de remarquer le portrait de Schlangenberg sur des affiches électorales, ou de le voir à la télévision. Tout le monde en Allemagne le connaissait. Il faisait depuis longtemps partie de l'élite politique de l'Allemagne réunifiée.

Gerhard s'assit sur la cuvette des WC. Il essuya son crâne chauve avec une serviette et, désespéré, regarda autour de lui.

Et maintenant, que faire ? Il avait éprouvé cette même sensation en 1968. À l'époque, il avait participé, un peu malgré lui, à la révolte estudiantine. Il essayait d'éviter

le chaos, les problèmes et les rassemblements... Mais il était photographe. Le Gerhard d'alors était un tout jeune photoreporter, formé par le groupe de presse Springer, radicalement opposé aux étudiants, à l'esprit de 68, à tout ce qui pouvait ébranler ou juste déranger le sacrosaint confort de la bourgeoisie. Une grande manif avait été organisée et Gerhard était chargé de la couvrir. Avant même qu'il ait pu faire quoi que ce soit, un flic en veste grise lui avait flanqué un coup de matraque. Arcade sourcilière ouverte, pull déchiré – simplement pour avoir voulu protéger son appareil photo... Il n'était pas question que quelqu'un touche à son appareil! « On se fait toujours berner par nos illusions », disait le copain de Gerhard, un étudiant, devenu un ennemi, puis redevenu son ami. Désormais, il fallait choisir : pointer son objectif sur les étudiants tabassés et la ficaille en pleine action, ou alors photographier l'étudiant gisant dans une mare de sang, avec les visages de ses bourreaux se pressant autour de lui. Dans quel but? Ça, personne ne le savait encore. C'est à ce moment-là que Gerhard s'était laissé guider pour la première fois par son instinct professionnel. Il ne pensait plus à rien, mais faisait simplement ce qu'il avait toujours voulu faire. Le lendemain, le pays entier pouvait voir ses photos publiées dans la presse : dans les journaux du groupe Springer, elles figuraient à la dernière page, mais elles faisaient la une de tous les autres, les quotidiens libéraux. L'étudiant en question a survécu, mais un autre a été tué. Une situation complexe, trop longue à expliquer, un nouveau chapitre dans l'histoire allemande. Pour le photoreporter qu'il était alors, la manifestation n'aurait pas eu grande importance s'il n'avait pas, lui, Gerhard, pris LA fameuse photo. Des années plus tard, le *Spiegel* l'avait inscrit dans la liste des « personnes les plus courageuses de l'année 1968 ». Pourtant, Gerhard avait connu des gens

bien plus courageux que lui. On le qualifia de « renard de la photo », « capable, au milieu du chaos général, de s'introduire avec ruse au cœur des événements ».

— Va te faire foutre! avait conclu à l'époque son ami étudiant.

Aujourd'hui, son ami était un policier haut gradé qui, depuis 68, boitait légèrement de la jambe droite.

Plus tard, Gerhard ferait encore de multiples photos, il serait de tous les combats, mais la décoration qu'il recevrait des mains de Richard Karl Freiherr von Weizsäcker, sixième président de la *Bundesrepublik Deutschland*, récompenserait une fois de plus ces photos-là et son courage en 1968. Visage solennel, debout devant le président qui épinglait la décoration sur sa poitrine... À cette simple évocation, Gerhard se sentait encore mal à l'aise. Au fond, il n'était pas persuadé d'avoir mérité cet honneur.

Une heure plus tard, Gerhard – renard et héros – fit ce qu'il savait faire le mieux. Il saisit son appareil et photographia, une à une, toutes les pièces éparses du puzzle. Lorsqu'il eut fini, il ouvrit le vieux dossier intitulé « Boszewski » et se mit à lire. Frank lui avait déjà fourni pas mal d'informations, de même qu'à Seidel, mais tous deux n'y avaient pas attaché trop d'importance.

— Sacré bon sang! s'écria Gerhard en refermant la pochette.

Il se demanda s'il devait modifier la lettre à Dagmara, ou en écrire plutôt une autre, adressée à son ami de la police. Ou les deux. Le temps pressait. Trier la documentation et la sécuriser lui prit une bonne heure. Il s'installa au bureau et regarda sa montre.

Je t'en prie, Dagmara, n'en parle surtout à personne. Pas encore. Accordons-nous un peu de temps. L'affaire est bien plus

sérieuse que je ne l'imaginai. Nous devons rester extrêmement prudents!

Fais-moi confiance, et sois raisonnable.

Sa crainte de devoir s'expliquer avec Dagmara avait disparu. Il avait d'autres soucis en tête. Il devait terminer ce qu'il avait entrepris, sans mettre personne en danger.

Après un bref moment d'hésitation, il ajouta :

P.S. Pardonne-moi.

Il marqua le point final, gros comme un bouton, plia la feuille en quatre, puis encore en deux, jusqu'à ce qu'elle devienne toute petite. Il l'aplatit et se dit qu'il n'avait plus le temps d'écrire une autre lettre.

Il récura longtemps la baignoire et le lavabo avec le détergent. Vida la poubelle. Aspira profondément et se regarda dans la glace. Il remarqua une minuscule ridule sur son nez, qui n'y était pas la veille. Il prit une douche, s'habilla et s'aspergea d'eau de toilette. Il eut le sentiment que ce geste anodin le ramenait un peu à la réalité. Ces derniers jours, sa vie s'était follement emballée. Il sortit le téléphone portable à carte, dont il ne comptait se servir qu'une seule fois.

Maintenant, précisément.

Il composa un numéro.

Seidel décrocha immédiatement, comme s'il se doutait qui se cachait derrière ce numéro inconnu. En quelques mots, Gerhard l'informa de l'enlèvement de Frank, du courrier reçu et de l'identité de l'homme sur la photo.

Seidel se taisait. Il ne répondit qu'au bout d'un long moment. Sa voix était changée, presque méconnaissable, mais c'était bien lui.

- Êtes-vous certain que c'était Frank?
- Absolument. Je l'ai vu de mes propres yeux.
- Vous devez rentrer au plus vite!
- Je dois abandonner Frank ici?
- Vous ne pouvez plus rien pour lui.
- Mais...
- Rentrez tout de suite! Vous m'entendez?

Seidel n'élevait jamais la voix. Mais à présent, il parlait très fort. Gerhard savait qu'il se sentait responsable, de Frank comme de lui.

- Vous êtes sûr qu'il s'agit de Schlangenberg?
- Tout à fait. Son visage est très net.
- Alors, cela voudrait dire que Frank avait entièrement raison! gémit Seidel.

— S'il vous plaît, contactez vite Tschapieski et racontez-lui tout, dit Gerhard avec précipitation.

- Qui?
- Tschapieski!
- D'accord, très bien, mais rentrez immédiatement, je vous en prie! répéta Seidel avant de raccrocher.

Gerhard lui envoya le numéro de Tschapieski par SMS et se sentit soudain seul. Un homme seul. Complètement seul. Sur un terrain miné.

Il fourra ses effets personnels dans un sac de voyage et répartit tout le reste dans deux sacs en plastique rouge. Avant de sortir, il balaya la chambre du regard une dernière fois, pour ne rien oublier. Il était vingt-deux heures déjà, mais il décida de passer la nuit à l'aéroport. Il prit l'ascenseur, descendit jusqu'au restaurant et se faufila à l'extérieur par la porte de service. Il repéra les poubelles et y déposa les deux sacs rouges. Il choisit de remonter par l'escalier. Un dernier coup d'œil dans le hall de l'hôtel. De l'endroit où il se trouvait, il avait une vue parfaite sur l'entrée et la réception (sa vision était encore très correcte pour un

homme de son âge). Dans un coin, derrière une colonne de marbre, était assise la fonctionnaire qu'il connaissait déjà. Gerhard fit demi-tour et reprit l'ascenseur, avec le sentiment désagréable que le temps ne jouait pas en sa faveur. À l'accueil, il demanda qu'on lui commande un taxi. Le réceptionniste lui suggéra d'aller plutôt jusqu'à la rue voisine, directement à la station de taxis, s'il était pressé, mais on pouvait, bien entendu, lui appeler un taxi, si tel était son souhait.

— Je suis très pressé, répondit Gerhard.

Il régla la note, signa ce qui lui restait à signer, puis releva la tête. Il fixa l'immense Radostin Petrov droit dans les yeux et lui tendit la main.

En sentant une liasse de billets, le jeune employé se mit à transpirer.

— S'il vous plaît, faites semblant de me saluer, fit Gerhard d'une voix neutre, sourire aux lèvres, en tenant toujours la grande main du réceptionniste dans la sienne. Et maintenant, écoutez-moi bien ! Regardez la femme assise derrière la balustrade. Quand je serai parti, elle viendra vous voir pour se renseigner sur moi. Dites-lui que je n'ai quitté l'hôtel qu'une seule fois, dans la matinée. D'accord ? Mais vous devez faire encore autre chose pour moi, poursuivit Gerhard sans lâcher la main du réceptionniste.

Les deux hommes continuaient d'afficher un large sourire amical. Toute cette scène ne dura qu'une poignée de secondes, qui leur parut à tous deux une éternité.

Gerhard tourna dans la petite rue derrière l'hôtel. La station de taxis ne se trouvait pas très loin, en effet, mais il avançait avec peine. Il réalisa soudain que depuis la veille, il avait mal au bras. Le sac de voyage, bien que muni de roulettes, lui semblait peser une tonne.

Il s'arrêta un instant, regarda autour de lui, inquiet, et saisit son téléphone bulgare. Il pensait ne s'en servir qu'une seule fois, mais vu la situation, il devait encore absolument appeler quelqu'un. Il tapa rapidement le numéro qu'il connaissait par cœur; depuis plusieurs heures, il se le répétait dans la tête, tel un mantra.

— Tschapieski, j'écoute! répondit une voix de baryton.

— C'est moi! lança à la hâte Gerhard, de plus en plus oppressé.

— Pourquoi tu m'appelles sur ce numéro? Tu sais bien que...

— J'ai de gros problèmes, Waldemar, l'interrompt Gerhard en pressant le pas, car il avait l'impression d'être suivi.

Il avait de plus en plus chaud, l'air lui semblait irrespirable. Un groupe de jeunes gens joyeux le dépassa brusquement. *Quel jour sommes-nous donc?* se demandait-il, *on doit être vendredi.* Les jeunes entrèrent dans le restaurant de l'hôtel, d'où provenait un air de musique, il reconnut la berceuse du film *Rosemary's Baby*. Il poussa un soupir de soulagement et ralentit. Mais, l'instant d'après, il entendit de nouveau des pas saccadés derrière lui.

— Je ne comprends pas, parle plus fort! s'impatientait la voix au téléphone.

— J'ai des soucis, reprit Gerhard d'une voix rauque. De gros soucis!

— Mais qu'est-ce que tu racontes? Où es-tu? fit la voix, où pointait de l'inquiétude.

— Je suis en Bul... je suis en Bu... (Gerhard fut soudain pris de faiblesse, une douleur atroce lui déchira la poitrine, il fit encore quelques pas, tira sur sa cravate pour la desserrer.) Il faut que tu contactes Seidel... Seidel!

Il s'écroula.

On entendait toujours la voix affolée dans l'écouteur.

— Que je contacte qui? Bon sang, je ne comprends rien!

— Seidel... murmura Gerhard.

— Gerhard! Gerhard!

Durant un bref instant, il entendit encore la voix de Tschapieski... et des pas, de plus en plus proches. Il voulut crier, mais sa gorge ne put émettre qu'un râle inaudible. Dans un ultime effort, il allongea le bras et laissa tomber le téléphone dans une grille d'égout. Il entendit un léger clapotis. Un feu brûlait à l'intérieur de lui, l'empêchant de respirer.

Je brûle, pensa-t-il.

Quelqu'un se pencha au-dessus de lui et lui tâta le pouls. Un autre fouilla son sac et ses poches.

— Où est le téléphone? demanda l'homme en parka sombre.

— Ici, dans la poche de sa veste, répondit son comparse en retirant le portable allemand de Gerhard.

De tout cela, Gerhard n'avait plus conscience, ses yeux vides fixaient l'espace devant lui.

Il était mort.

Ekaterina Konechova remit sa carte de police dans son sac. Tout en la regardant bien en face, le réceptionniste passait en revue les règles apprises en stage de formation. Il décida de s'en tenir à la n°12 (assurer aux clients une sécurité maximale), qu'il adapta à la circonstance.

— Il a reçu un courrier... dit Ekaterina Konechova.

— Oui. Vers seize heures.

— Est-ce qu'il est sorti?

— Une seule fois. Ce matin.

La femme le dévisagea avec méfiance.

— Il voulait modifier sa réservation, se hâta de préciser le réceptionniste.

— Et l'a-t-il modifiée ?

— Non.

— Je voudrais voir sa chambre.

— Bien entendu.

Radostin Petrov appela un garçon de service, mais la femme l'arrêta d'un geste de la main.

— Je me débrouillerai toute seule.

— Bien entendu, répéta le réceptionniste en l'accompagnant jusqu'à l'ascenseur.

Un souffle d'air souleva brusquement les longs cheveux d'Ekaterina Konechova, tandis que le tissu léger de son vêtement ondoya, mettant en valeur sa jolie silhouette. L'homme qui sortait de l'ascenseur lui adressa un sourire charmeur. Elle n'y prêta pas attention.

Arrivée au troisième étage, elle trouva rapidement la chambre, introduisit la carte magnétique dans la porte et alluma les lumières. Une banale chambre d'hôtel, avec une vague odeur de parfum flottant dans l'air. En entendant la sirène d'une ambulance, elle s'approcha de la fenêtre. Un petit attroupement se formait au coin de la rue. *Dès qu'il fait beau, ils sortent tous comme des cafards de leurs trous pourris, sous l'aile protectrice de la nuit*, pensa-t-elle avec animosité.

Elle enfila des gants en plastique et ouvrit un à un les placards et les tiroirs. Pour finir, elle inspecta la poubelle. Rien. Son téléphone sonna, elle décrocha sur-le-champ et écouta, concentrée.

— T'en es sûr ? On a l'appareil photo ?

— Oui.

— Et le téléphone ?

— Aussi !

Elle raccrocha et revint à la fenêtre. Quelle chance ! Tout s'était déroulé selon le plan, mieux même. La foule qui s'agglutinait au coin de la rue, à proximité de l'hôtel,

devenait de plus en plus dense. Une deuxième ambulance venait d'arriver. Depuis la fenêtre, on ne pouvait pas distinguer grand-chose, il fallait qu'elle se montre maligne et la joue fine avec la police et les secours. Avant de quitter l'hôtel, elle repassa à la réception.

— Est-ce que vous faites souvent le ménage dans les chambres ?

— Selon le souhait de nos clients. En principe, deux fois par jour. Nous sommes un hôtel cinq étoiles, répondit le réceptionniste, de la fierté dans la voix.

— Et dans la chambre que je viens de visiter ? demanda-t-elle tout bas en s'efforçant de ne pas regarder la caméra, placée discrètement dans le coin droit de l'accueil.

— Il faudrait que je vérifie.

Ekaterina Konechova eut un moment d'hésitation, mais elle se dit que ce n'était plus son affaire. Elle avait rempli la tâche qui lui incombait. Comme toujours.

Lorsqu'elle partit enfin, le réceptionniste essuya les filets de sueur qui perlaient sur son front, puis il porta son regard sur la grande salle du foyer. Au bar de l'hôtel, derrière d'imposants palmiers, se pressaient des clients anglais et allemands, les yeux rivés sur un écran gigantesque où était retransmis un match de foot. Chacun s'efforçait de crier plus fort que l'autre. Certains étaient ivres, on pouvait le deviner à leur voix. L'Allemagne menait. Hormis les supporters excités, il n'y avait personne d'autre dans la salle.

Excellente journée pour nous ! songea Radostin Petrov en pensant à lui et à son collègue barman. Il connaissait bien les Allemands, leur bonne humeur et leur générosité qui, en pareilles circonstances, n'avait pas de limites.

Il recula pour s'éloigner des caméras. C'est seulement lorsqu'il eut la certitude qu'aucune d'elles ne pouvait le

filmer qu'il retira l'argent de sa poche. Il contempla longuement la liasse. Huit billets rose-violet, quelle belle couleur ! Tout cet argent. Une jolie somme. Mais pourquoi autant ?

Il prit peur.

Malgré son jeune âge, il savait assurément que la carte de police d'Ekaterina, dont il n'avait pas retenu le nom de famille, ne présageait rien de bon. Il avait peur, car il ignorait ce qu'il devait faire, et ce d'autant plus qu'il était innocent. Même innocent, celui qui se trouve mêlé à une affaire est forcément coupable puisqu'il est impliqué, c'est ce que lui avait appris ce pays au cours des dernières années. Il se demanda s'il ne devrait pas tout raconter à la direction de l'hôtel. Mais il eut beau se creuser la cervelle, il en arrivait invariablement à la même conclusion : il était innocent, mais mêlé à quelque chose de louche, donc coupable. Non, il ne dirait rien à personne.

Le tumulte montait depuis l'entrée de l'hôtel, mais Radostin n'y prêta aucune attention. Son esprit était entièrement préoccupé par l'argent et il se demandait quel point du règlement de l'hôtel il avait enfreint. Finalement, il se dit que ce serait l'occasion pour lui de financer les études de sa sœur, en grand frère responsable, digne de ce nom. Il demanderait d'abord conseil à son père.

Il prit un ascenseur pour descendre au sous-sol du restaurant et atteindre ainsi l'arrière-cour. On entendait toujours la musique de *Rosemary's Baby* et la voix douce et nostalgique de Mia Farrow.

Radostin Petrov jeta d'abord un coup d'œil dans la cour, puis sur les fenêtres de l'hôtel. Posé sur le couvercle de la poubelle, un moineau l'observait avec attention. Par bonheur, les poubelles se trouvaient sous un abri envahi de lierre grim pant. Un acacia touffu poussait juste devant. (Rien ne devait incommoder la vue des clients, les perturber,

leur imposer des effluves malodorants.) Petrov attrapa un sac qui traînait près de la porte et fit mine d'aller jeter des détritns. Il ouvrit une vieille poubelle noire et puante dont le couvercle grinça et en sortit deux sacs rouges ; il regarda furtivement à l'intérieur.

On entendait toujours la voix de Mia Farrow, comme si le disque tournait en boucle, tandis que les sirènes des ambulances et des voitures de police s'intensifiaient dans la rue. Le réceptionniste, lui, n'entendait rien de tout cela. Il avait reçu une mission dont la réussite lui permettrait de financer les études de sa sœur. Sa décision était prise, inutile de consulter son père ! Le client lui avait dit que c'était urgent, alors il allait agir vite.

Il quitta l'hôtel avec la sensation agréable que les billets de banque fourrés dans sa poche ne lui brûleraient plus les mains. Il affichait un sourire espiègle. Une voyante lui avait prédit qu'il allait bientôt conclure une affaire juteuse, voire plusieurs.